

## Sur l'*arntimal* et autres perplexités une introduction au conjectural

*Lire dans le marc de café n'est pas  
déchiffrer les hiéroglyphes*  
Jacques Lacan

à Isabelle Grangé

On ne saurait accorder une place trop grande au terme latin *conjectura*<sup>1</sup> !

*Conjectura*, telle qu'elle traduit le *symbolon* grec, s'oppose également à la certitude : elle était utilisé par Augustin<sup>2</sup> à propos de l'estimation de grandes quantités indiscernables<sup>3</sup>, mais aussi des affirmations des devins, des assertions des mortels (par opposition à la parole de Dieu et des prophètes), ainsi que des tentatives d'interprétation de l'Écriture. Jean-Michel Counet précise que « d'après le *Thesaurus linguae latinae*, le sens premier du terme *conicere* est jeter, lancer ensemble, jeter dans quelque chose qui réunit, rassembler<sup>4</sup> ».

Prenant à contre-pied les conceptions aristotéliennes, la connaissance conjecturale de Nicolas de Cues (pas plus que plus tard l'*Unsicherheit* de Werner Heisenberg), ne désignait une connaissance douteuse<sup>5</sup>.

Ne négligeons cependant pas qu'avec un tel terme nous nous risquons à côtoyer l'antique savoir de la *jettatura*<sup>6</sup> et, avec lui, tant d'*Unheimlichkeit* et de menaces.

Des menaces qui ne sont pas sans actualités, même si c'est au grand dam des Lumières.

Un fantôme hante en effet l'Occident : celui du fantomal lui-même.

Et conjecturale s'avère sa reconnaissance.

Derrida déjà l'affirmait : « Marx, *das Unheimliche*, n'aurait peut-être pas dû chasser trop vite tant de fantômes. Pas tous à la fois ni si simplement, sous prétexte qu'ils n'existaient pas (bien sûr qu'ils n'existent pas, et alors ?) »<sup>7</sup>. Du moins, tant de fantômes, et pas seulement chez Marx comme nous le dirons, doivent nous inciter à méditer ce qu'« exister » peut bien vouloir dire.

Commençons donc par Marx, puisque le sort jette d'abord son nom sur la table, commençons avant que celle-ci ne se mette à danser !

---

<sup>1</sup> Cf. Nicolas de Cues, *Les conjectures*, traduction et introduction de Jean-Michel Counet, Les Belles Lettres, 2011. Il est parfois difficile d'identifier une dette. Que devenons nous ici au propos de Jacques Lacan concernant le conjectural ? Est-ce lui qui nous aurait guidé en cette direction ? Il nous serait bien difficile de le nier ou de l'affirmer. Comment ce terme s'est-il imposé à nous ? Manifestement avec l'attention portée à la mécanique quantique. En tout cas c'est à des possibilités de remaniements beaucoup plus vastes que celles qui ne concerneraient que les sciences dites humaines et leur réappellation que ce nom ouvre pour nous.

<sup>2</sup> Source essentielle pour la pensée médiévale, et donc pour Nicolas de Cues.

<sup>3</sup> L'*adinos* des Grecs.

<sup>4</sup> *Ibid.*, « Présentation du texte », p. LXX. Je ne reprends pas ici les développements autour du jeu du « symbolique » et du « diabolique » esquissés précédemment.

<sup>5</sup> Conjectural pourrait peut-être même traduire ce terme allemand (*Unsicherheit*) en français. Pour le Cusain, selon Jean-Michel Counet, « la vraie théologie ne commence que lorsqu'on renonce à l'application à Dieu des catégories aristotéliennes et du principe logique de la non-contradiction qui ne convient qu'au monde du fini » (« Présentation du texte », p. XXI).

<sup>6</sup> Cf. Pascal Quignard, *Le sexe et l'effroi*, Gallimard, 1994, p. 75-78.

<sup>7</sup> *Spectres de Marx*, Galilée, 1993, p. 277. Derrida poursuit (à propos du fait que tout cela, selon Marx, était ou devait rester passé, ainsi que de la formule « Laissez les morts enterrer les morts ») : « Même si on le voulait, on ne pourrait pas laisser les morts enterrer les morts : cela n'a pas de sens, cela est impossible. Seul des mortels, seul des vivants qui ne sont pas des dieux vivants peuvent enterrer les morts. Seuls des mortels peuvent les veiller, et veiller tout court. Des fantômes le peuvent aussi, ils sont là partout où ça veille, des morts *ne le peuvent pas* – c'est impossible et il ne le faudrait pas. »

On sait que les économistes classiques reprochaient à Marx de produire des concepts non opératoires<sup>8</sup>, des concepts excluant la mesure de leur objet, par exemple la plus value ; et pour cause : comme le constatait Althusser, la plus value, consubstantielle au mode de production tout entier ne peut être mesurable<sup>9</sup>. A ce propos, Marx n'hésitait pas à formuler que l'objectivité des marchandises était « fantomatique »<sup>10</sup>.

Jacques Rancière (développant le constat de Marx affirmant que la marchandise est *théologique*) notait que la marchandise s'avère le support de quelque chose qui n'a rien à voir avec elle, c'est-à-dire qu'elle est le support de cette abstraction *surnaturelle* qu'est la valeur. Valeur qui, s'incarnant dans l'existence empirique de la marchandise, fait son apparition dans le champ même de la « réalité ». Rancière précisait : « Par ce concept de réalité (*Wirklichkeit*) il faut entendre précisément l'espace où se manifestent les déterminations de la structure (espace de l'objectivité fantomatique)<sup>11</sup> ».

A ce terme de *Wirklichkeit* que nous propose l'allemand arrêtons nous, nous le retrouvons en effet également sollicité par la mécanique quantique (même si, en ce domaine, il n'est pas nommément question de « fantomal »).

Dans *Qu'est-ce qu'une chose ?*<sup>12</sup>, Heidegger lui-même soulignait la difficulté avec laquelle on manipule les concepts du *réel* et de la *réalité* chez Kant, Heidegger soulignait qu'il convenait que nous chassions d'abord de notre esprit la signification (aujourd'hui courante) de la réalité au sens d'*effectivité*<sup>13</sup>. Le réel n'est pas effectivité, le réel est le *quid* pur<sup>14</sup>.

Heisenberg a tenté d'analyser ce que deviennent les catégories kantienne quand on parle des objets quantiques, objets pour lesquels il n'y a pas de « détermination » au sens kantien ordinaire<sup>15</sup>. C'est dans cette perspective qu'Heisenberg distinguait deux concepts de « réalité », duplicité d'ailleurs marquée par la langue allemande elle-même<sup>16</sup>. La *Realität* désigne en allemand la totalité de la détermination possible de la *res* ; peu importe que la chose existe effectivement ou non<sup>17</sup>. Les concepts d'*Existenz* et de *Wirklichkeit* désignent eux le mode d'existence ou de réalité *effective* du phénomène (l'effectivité dont parle Heidegger). Ce mode fait défaut aux phénomènes atomiques<sup>18</sup>.

<sup>8</sup> *L'objet du Capital*, « Lire le Capital », Tome II, Maspero, p. 131.

<sup>9</sup> Parce qu'elle est le concept de ces formes (elles mesurables).

<sup>10</sup> Tout en demeurant insaisissable dans la manifestation des formes développés de celle-ci (le profit, la rente, l'intérêt).

<sup>11</sup> *Le concept de critique*, « Lire le Capital », Tome I, Maspero, 1965, p. 137.

<sup>12</sup> Gallimard, 1971, p. 219.

<sup>13</sup> Heidegger donne les exemples de la *Realpolitik* et du réalisme dans l'art (ce que l'on nommerait maintenant « pragmatisme »).

<sup>14</sup> La quiddité (*Wasgehalt*) d'une maison est par exemple ce qui appartient à son essence, celle-ci peut se trouver évacuée par la transformation en « logement », désormais on se loge, on n'*habite* plus.

<sup>15</sup> Cf. Catherine Chevalley, *Complémentarité et langage dans l'interprétation de Copenhague*, « Revue d'histoire des sciences », 1985, Tome 38, n°3-4, p. 251-292. Un objet envisagé en tant que pur rapport, c'est-à-dire indépendamment de tout contenu qui fasse l'objet d'une détermination, est un objet vide.

<sup>16</sup> Distinction qui disparaît le plus souvent des traductions françaises ou anglaises. Selon C. Chevalley, Heisenberg, avait non seulement en tête la distinction opérée par Kant entre ces deux concepts de « réalité », mais il est même probable qu'il faisait une analogie entre la *Realität* et la *possibilitas* leibnizienne, peut-être à la suite de Heidegger, qui va jusqu'à l'idée platonicienne. Par exemple : « l'on s'aperçoit que même la propriété d'existence est refusée à ce que l'on décrit. Il s'agit d'une possibilité d'existence ou d'une tendance à l'existence », *Physique et philosophie*, *op. cit.*, p. 73.

<sup>17</sup> Le concept antithétique de celui de réalité est la négation (la cécité par exemple, qui est le manque de ce qu'est la vue mais qui n'est pas rien).

<sup>18</sup> Ce qui ne signifie pas que l'interprétation de Copenhague tente de dénier la réalité des phénomènes physiques. Si en effet « l'idée de choses objectivement réelles doit être abandonnée », et s'il est impossible de parler de l'existence des phénomènes atomiques entre deux mesures, c'est tout simplement que ces derniers ne se présentent jamais comme des choses, comme des étants subsistants, « effectivement » réels. Si la *Wirklichkeit*, fait défaut aux phénomènes atomiques, notons qu'il en est de même avec l'objet *a* de la théorie lacanienne, mais

Dans le même ouvrage, Heidegger constatait ainsi qu'« aujourd'hui le donné n'est pour la physique expérimentale de l'atome qu'une multiplicité de taches lumineuses et de traces sur des plaques photographiques. L'interprétation de ce donné ne requiert pas moins de présupposés que l'interprétation d'un poème. Seule la solidité palpable des appareils de mesure suscite l'illusion que cette interprétation se tient sur un sol plus ferme que les interprétations des poètes dans les sciences de l'esprit, interprétations dont on prétend qu'elles reposent seulement sur des lubies subjectives »<sup>19</sup>.

Pour Heisenberg, « le vrai problème est qu'il n'y a pas de langage pour exprimer de façon cohérente la nouvelle situation ... Peut-on parler de l'atome lui-même, alors que nos concepts habituels ne peuvent pas s'appliquer à sa structure »<sup>20</sup>. De fait l'analyse critique de mots et de verbes comme : « particule élémentaire », « diviser », « avoir lieu », etc., est une préoccupation majeure pour Bohr et Heisenberg, de même pour Erwin Schrödinger, selon qui « les habitudes du langage quotidien nous induisent en erreur lorsqu'elles paraissent suggérer, dès que le mot de “configuration” ou de “forme” est prononcé, qu'il doit s'agir de la configuration ou de la forme *de quelque chose* (c'est moi qui souligne), que seul un substrat matériel peut revêtir une configuration. D'un point de vue scientifique, ces habitudes remontent à Aristote, à sa *causa materialis* et à sa *causa formalis*. Mais quand on en vient à considérer les particules élémentaires qui constituent la matière, il semble qu'il n'y ait aucune raison de les concevoir à leur tour comme constituées d'un certain matériau. Elles sont, pour ainsi dire, de pures configurations. Il n'y a en effet aucune observation qui concerne la forme géométrique d'une particule ou même d'un atome »<sup>21</sup>.

Véritable sourire sans chat comme dans le monde d'Alice, qui témoigne d'une émergence massive d'une dimension « fantomale » (même si, comme nous l'avons dit, ce nom n'est pas en ce domaine prononcé).

Heidegger<sup>22</sup> soulignait que la permanence (substance) s'avère la condition de tous les rapports : inhérence et subsistance, cause et effet, action réciproque entre agent et patient. La substance est la condition de la relation causale elle-même<sup>23</sup>. Plus récemment, à propos de la matière quantique, Jean-Marc Lévy-Leblond constatait que l'idée de solidité (spatialité, massivité, impénétrabilité) s'y dissipe, qu'en ce domaine il n'y a plus ni figure ni étendue ni mouvement<sup>24</sup>. Redisons-le : on pourrait sans trop forcer les choses parler d'une réalité qui devient fantomale

aussi avec le signifiant linguistique en son essence nullement phonique mais incorporel, constitué non par sa substance matérielle mais par les différences qui séparent son image acoustique de toutes les autres.

<sup>19</sup> *Qu'est-ce qu'une chose ?*, op. cit., p. 217.

<sup>20</sup> W. Heisenberg, *Physique et philosophie*, op. cit., p. 235.

<sup>21</sup> *Science and humanism*, “Physics in our time”, Cambridge University Press, 1951, traduction française par J. Ladrière, *Science et humanisme*, « La physique de notre temps », Desclée de Brouwer, 1954, p. 45. Catherine Chevalley propose de définir l'irrationalité de la mécanique quantique, à laquelle il est si souvent fait référence, comme *l'indique son sens étymologique*, c'est-à-dire comme absence de mots, ou absence de discours.

<sup>22</sup> *De l'essence de la liberté humaine*, Gallimard, 1987, p. 167.

<sup>23</sup> Remarquons que Louis Althusser, concernant la marchandise comme forme (et non comme objet) parlait de l'existence dans la *Wirklichkeit* de quelque chose d'« impossible », qu'il nommait la *cause absente*, « causalité métonymique » disait aussi Althusser. Comme s'il était plus facile d'accepter une *cause absente* qu'une *absence de cause*, absence venant tout autrement inquiéter la causalité. Ce qui détermine les rapports entre les marchandises, c'est (selon Althusser) la *cause*, c'est-à-dire les rapports sociaux de production, pour autant que cette cause est absente, causalité « métonymique » qui est l'identité du travail abstrait et concret. Il n'y a pas d'objet marchandise mais une forme marchandise, c'est ce qui permet à Marx de formuler que l'objectivité des marchandises est « fantomatique ».

<sup>24</sup> Cf. *De la matière, relativiste, quantique, interactive* (Seuil 2006), Jean-Marc Lévy-Leblond déconstruit en somme les qualités premières des corps en qualités « antépremières ». Avec en particulier l'émergence d'une « forme sans figure » (celle dernière étant contingente et régie par des conditions extérieures), la notion de symétrie (sphérique, cubique...) se substituant à elle. « Forme sans figure », déterminante sans doute aussi en ce qui concerne l'abord des agencements, parfois fort paradoxaux, du destinal.

Qu'en est-il concernant la biologie ?

Là non plus il ne faut beaucoup chercher pour retrouver l'insistance du spectral ou du fantomal. Ainsi Roger Caillois parlant de l'insecte : « l'insecte sait faire peur ; qui plus est, il provoque une espèce de peur très particulière, une terreur hyperbolique, imaginaire, à laquelle ne correspond aucun péril véritable, menace pure, agissant par l'étrange et le fantastique et qui, justement, pour paraître surnaturelle, pour ne renvoyer à rien de réel, pour surgir de l'au-delà, confond la victime et semble lui interdire toute réaction qui ne soit pas la paralysie ou le désarroi »<sup>25</sup>. Ainsi, l'attitude spectrale de la mante, par exemple de *Pseudocreobotra walberghii*.

Roger Caillois, avait également sollicité le terme de « magie », il se proposait comme on sait « de donner une racine commune aux phénomènes de mimétisme tant biologique que magique » ainsi qu'à certaines expériences subjectives. Caillois affirmait : « Qu'on ne dise pas que c'est folie que d'attribuer la magie aux insectes ; l'application nouvelle des mots ne doit pas dissimuler la profonde simplicité de la chose. Comment appeler autrement que *magie prestigieuse et fascination* certains phénomènes qu'on a classés précisément sous le nom de mimétisme ? ».

De même Jakob von Uexküll avait intitulé un des chapitres de son ouvrage *Les milieux magiques*<sup>26</sup>, il y constatait que si « nous pénétrons dans des milieux où se produisent des phénomènes très agissants, mais que le sujet lui-même est seul à percevoir, phénomènes qui ne se rattachent à aucune expérience, mais tout au plus à un jugement unique. Ces milieux, nous les appellerons *magiques* ». Uexküll notait aussi que l'on prétend que les primitifs vivent dans un monde magique « où les apparitions fantastiques se mêlent aux choses sensorielles perçues de leur monde », mais que, si on y prête attention, on découvre « les mêmes réalités magiques dans des milieux d'Européens très cultivés ».

Pour Uexküll la question est de savoir si les animaux vivent également dans des milieux magiques. Selon lui, les chiens relierait leurs expériences entre elles d'une façon qui relève de la magie plutôt que de la logique, en particulier concernant le rôle joué par le maître. De même Uexküll évoque le cas d'un étourneau n'ayant jamais vu de mouche, capturant pourtant un insecte imaginaire et l'avalant ; ou bien le tunnel tracé par la bruche du pois pour pouvoir sortir plus tard de la graine, conduite dépourvue de sens dans l'actuel, guidé par nul signal perceptif. Ce chemin inné, non acquis par l'expérience « est clairement tracé devant elle en tant que configuration magique », écrit Uexküll. Ce biologiste cite encore le chemin, inné (avec lequel la série de signaux est immédiatement donnée comme « apparition magique », à la manière d'une mélodie innée) ou familier, du charançon, découpant la feuille de bouleau selon une ligne précise, ainsi que l'itinéraire des oiseaux migrateurs<sup>27</sup>. Agissent là aussi des facteurs auxquels on ne peut attribuer aucune réalité objective, magiques ou fantomals.

Nous avons ici tenté d'accomplir un certain parcours, parcours *diagonal*, aurait peut-être dit Roger Caillois. Mais qu'en faire ? Qu'en faire pour que ce parcours ne se résume pas à une accumulation de faits que seuls réuniraient des analogies peut-être trompeuses ?

Heidegger<sup>28</sup>, commentant Hans Driesch et Jakob von Uexküll, notait que « nous n'avons encore aucun droit d'amender notre thèse "l'animal est pauvre en monde" et de la niveler au niveau de cette proposition indifférente : "l'animal n'a aucun monde" – proposition où le fait de ne pas avoir est un simple non-avoir et non une privation ». Heidegger ajoutait que le fait

<sup>25</sup> *Méduse et Cie*, Gallimard, 1990, p. 138.

<sup>26</sup> p. 145.

<sup>27</sup> La perception de l'inclinaison du champ magnétique terrestre par certains oiseaux migrateurs est un exemple de manifestation des effets quantiques à l'échelle macroscopique.

<sup>28</sup> *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, op. cit., p. 395.

que la biologie n'est pas connaissance de telles choses ne peut servir ici de réfutation et qu'il n'y a peut-être que les poètes pour en parler (ou Uexküll ?). De cette description, purement négative en apparence, de la pauvreté en monde de l'animal, « c'est déjà notre propre nous-mêmes qui ressort constamment ».

Nous ne pouvions sans doute que croiser et rencontrer en ce point la pensée de René Thom (lequel rend d'ailleurs un hommage tout particulier à d'Arcy Thomson et Uexküll comme à des précurseurs).

Thom écrit dans *Stabilité structurelle et morphogénèse*<sup>29</sup> : « Qu'on puisse ainsi créer une théorie de la morphogénèse *in abstracto*, purement géométrique, *indépendante du substrat des formes et la nature des forces qui les créent*, voilà qui pourra sembler difficile à admettre, surtout de la part d'expérimentateurs habitués à tailler dans le vif et continuellement en lutte avec une réalité qui leur résiste ».

Les considérations et remarques de René Thom concernant les formes présentent le plus haut intérêt pour qui s'intéresse aux formes du destin. Ainsi cette question posée par lui : « si, conformément à notre postulat de base, les seules singularités stable de toute morphogénèse sont déterminées par la seule dimension de l'espace ambiant, pourquoi tous les phénomènes de notre monde à trois dimensions n'ont-ils pas la même morphologie ? Pourquoi la forme des nuages n'est-elle pas celle des montagnes, pourquoi la forme des cristaux n'est-elle pas celle des êtres vivants »<sup>30</sup>.

Faut-il s'étonner que René Thom ait lui aussi pris au sérieux cette question de la magie ? « Magie ou géométrie, tel est le dilemme que pose toute tentative d'explication scientifique<sup>31</sup> » n'hésite-t-il pas à écrire. Selon lui, « la géométrie euclidienne classique peut être considérée comme une magie ; au prix d'une distorsion minimale des apparences (le point sans étendue, la droite sans épaisseur...) le langage purement formel de la géométrie décrit adéquatement la réalité spatiale. En ce sens, on pourrait dire que la géométrie est une magie qui réussit. J'aimerais énoncer une réciproque : toute magie, dans la mesure où elle réussit, n'est-elle pas nécessairement une géométrie ?<sup>32</sup> ».

Particulièrement remarquables les observations de René Thom à propos de la mantique : « Il est frappant d'observer que toutes les techniques passées ou présentes de divination de l'avenir reposent sur le principe suivant : on étudie localement une catastrophe généralisée (marc de café, lignes de la main, tirage de cartes, forme d'un foie de poulet etc.) et, par un isomorphisme approprié, on associe la morphologie de cette catastrophe aux préoccupations, aux difficultés du consultant. Dans la mesure où la dynamique de la morphogénèse et celle qui régit les situations humaines peuvent présenter des accidents isomorphes, la méthode n'est pas absurde et un devin doué peut certainement en tirer quelquefois des intuitions valables. Evidemment, codifier cet isomorphisme d'une manière définitive serait verser dans la pensée délirante la mieux caractérisée...<sup>33</sup> ».

Est-ce trop que de soutenir que, à sa manière, René Thom est sensible, comme l'était Dante, aux harmoniques des formes ? Si bien que Mandelstam aurait pu le convier sans doute à

<sup>29</sup> *Stabilité structurelle et morphogénèse*, InterEditions, 1984, p. 8.

<sup>30</sup> Thom répond que son modèle ne vise qu'à classifier les *accidents locaux* de la morphogénèse, ce qu'il nomme *catastrophes élémentaires*. L'apparence macroscopique globale, la forme au sens usuel du terme, provenant d'une addition d'accidents locaux. L'intégration de ces accidents en une structure globale, exigera, dit-il « la considération de catastrophes sur des espaces de dimension beaucoup plus grande que la dimension trois de notre espace usuel ». Cette richesse topologique rendant peut-être même compte de la distinction fondamentale entre vie et non-vie.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 5.

<sup>32</sup> Note 4, p. 11.

<sup>33</sup> Note 5, p. 333.

partager avec lui l'étude attentive des galets de la Mer Noire<sup>34</sup> et du vol des oiseaux. Sensibles, comme Uexküll, à ce qu'on pourrait nommer l'*artrnimal* – à ces formes de la *physis* à l'origine de l'art et du destin.

Catherine Chevalley insistait sur la « solidarité entre la physique quantique nouvelle et le mouvement de destruction de la thèse fondamentale de l'ontologie moderne qui joue un rôle si important dans la philosophie allemande exactement à la même époque ». Un constat du même ordre concerne le travail d'Uexküll pourrait être fait. Peut-on en dire autant à propos de la psychanalyse ? C'est beaucoup moins manifeste !

*Pour en finir avec le jugement*<sup>35</sup> est le titre d'un texte de Gilles Deleuze, il y constate que la tragédie grecque, déjà, instaure un tribunal et que Kant lui-même ne propose pas une véritable critique du jugement, « puisque ce livre au contraire érige un fantastique tribunal subjectif ». Selon Deleuze, c'est Nietzsche qui a su dégager la condition du jugement : « la conscience d'avoir une dette envers la divinité », dette en tant qu'elle devient infinie et donc impayable, un asservissement sans fin annulant tout processus libérateur. Benoît Goetz, dans *La maison de Gilles Deleuze*<sup>36</sup>, notait qu'« il faut bien connaître le plan de la maison de Kant, ne serait-ce que pour savoir en sortir, car on peut juger cette maison plus ou moins habitable. Ou, plutôt, on peut avoir le désir d'habiter enfin sans juger. Il faut alors construire une autre maison qui ne ressemble pas à un tribunal ».

Le cabinet du psychanalyste se métamorphose-t-il parfois en tribunal ? La question pourrait d'abord sembler sans objet, malveillante même, mais est-ce si certain ? Pour preuve, les réactions suscitées, en 2005 par un article du pourtant (parfois) trop bien-pensant Jean-Luc Nancy : article intitulé *Freud, Heidegger, notre histoire*<sup>37</sup>. Parmi les levées de bouclier, réactions « outrées », ayant toutes stigmatisées le « scandale » de ce simple rapprochement : Heidegger et Freud, Benoit Goetz (dans son texte *Est-ce le mal qui nous fait du bien ?*<sup>38</sup>) évoque particulièrement la réponse d'un professeur de littérature et psychanalyste : Pierre Bayard.

Voici ce que celui-ci nous assénait en effet quelques jours plus tard dans le même quotidien : « entre Freud et Heidegger, la comparaison et déplacée voire choquante, je pense ne pas avoir été le seul lecteur surpris – le mot est faible – par le titre et le contenu de l'article de Jean-Luc Nancy »<sup>39</sup>.

Commentaire pertinent et impitoyable de Benoît Goetz : « mais depuis quand peut-on être choqué par une analyse philosophique ?... Il faudrait coller sur tous les livres de Heidegger disponible en librairie, une étiquette semblable à celle du paquet de cigarettes : PENSER

<sup>34</sup> Ajoutons à cette liste Lévi-Strauss, le justifient son intérêt pour la musique mais aussi pour la géologie. Ainsi Caillois le recevant à l'Académie française en ces termes : « En même temps, vous vous passionnez pour la géologie. De cette fascination nouvelle, je dirai seulement que vous en avez très bien parlé et que, contrairement à l'objet de ma propre inclination, la minéralogie, qui est descriptive et classificatoire, la tectonique est science de glissements, d'équilibres, de résurgences, en un mot de structures » (on pourrait aussi bien parler de *formes* !). En ce sens Claude Lévi-Strauss parle de la Ville comme d'une rythmique, d'une musique. Pour lui, l'espace urbain est un langage musical qui sera rythmé de diverses manières (comme Julien Gracq, qui, dans *La forme d'une ville*, saisit dans l'ensemble urbain un double mouvement permanent à la fois centrifuge et centripète (dystole/systole, centre/périphérie). Cf. Olivier Mongin, *Une pensée du sensible : les paysages de Claude Lévi-Strauss (Synergies Brésil n° spécial 2 - 2010 p. 53-65)*. Sensibilité que Lacan aurait sans doute traduit, avec cette indécidable délicatesse qui l'emportait, en constatant que seuls les pervers parlaient bien de la perversion ! Reste cependant la question de ce qui, dans la forme, est rebelle à l'inscription, fut-elle mathématique (comme en témoigne le chant des oiseaux).

<sup>35</sup> *Critique et clinique*, Minuit, 1993, p. 158-169.

<sup>36</sup> Gilles Deleuze, « Concepts », Hors Série, Sils Maria, 2003, p. 3-8.

<sup>37</sup> *Le Monde*, 4 novembre 2005.

<sup>38</sup> [http://www.aplv-languesmodernes.org/IMG/pdf/LLM\\_site\\_Goetz.pdf](http://www.aplv-languesmodernes.org/IMG/pdf/LLM_site_Goetz.pdf)

<sup>39</sup> *Réponse à Jean-Luc Nancy*, *Le Monde*, 9 novembre 2005

PEUT TUER ». Goetz ajoute « ce qui effraie dans son propos c'est ce ton de surveillant général, c'est la proclamation de l'inacceptable d'un titre, de l'obscénité du rapprochement de deux noms. Comparer c'est déjà choquer... Si le titre est déjà par lui-même inacceptable, avons-nous encore le droit de poursuivre la lecture ? Ou nous rendons nous, lecteurs, complices de l'amalgame délictueux ? ». Relevant une formule de Pierre Bayard, « l'exercice normal du débat scientifique », Goetz souligne : « la question est bien là : Monsieur Bayard semble assuré des frontières qui séparent le "scientifique", le "politique" et le "moral"... l'occasion est trop belle de se donner *le droit de ne pas lire* (puisque politique et morale commandent) et de désigner les "ennemi" ceux qui lisent, malgré tout, et *en connaissance de cause* ».

Pensée garantie sans nicotine, pasteurisée, à consommer sans délai.

Ici, irrésistibles, se lèvent, insistent et s'imposent, une image et un nom. Une image, celle de « l'azur sans malice », sans ogre ni Carabosse<sup>40</sup>, de ceux qui ne veulent pas, ou bien ne peuvent pas, voir « le drap funèbre qui est derrière les azurs parfaits », et pensent que la chasse sera bonne sans que la poudre ne parle, ni que le sang ne coule. Un nom, celui de Georges Izambard, le poète Izambard, celui qui tient pour l'éternité la chaire de rhétorique au collège de Charleville. Autrement dit, s'impose à nous ce qu'écrit Pierre Michon, dans *Rimbaud, le fils*, d'un autre professeur et normalien (certes à propos de la poésie, mais poésie et philosophie ici s'entre appartiennent) : « il croyait que *c'était bien*, la poésie ; que c'était tout entier du côté du bien, de la République et de la distribution des prix, et pas du côté de Sedan et des grands massacres »...

Gardons-nous en tout cas de nous focaliser à notre tour sur Georges Izambard<sup>41</sup>, sur Pierre Bayard, sur les chevaliers de la bien-pensance, experts en correction, ni sur quiconque ; gardons nous de les stigmatiser, et de leur faire un procès, comme Bayard s'y est risqué concernant Heidegger. Remercions plutôt Pierre Bayard de nous avoir si impavidelement démontré ce qu'il en est du *moment izambard* de la psychanalyse, de cet izambardisme montant, outré et scandalisé par cet *Unheimlichkeit* qui objecte parfois avec tant de malice vindicative à la claire rationalité et à la rectitude des choses, outré et scandalisé par les apories tragiques. *Heuristique de la dysfonction*, disait Rainer Schürmann – quand l'outil se casse, quand le corps se délabre, quand le soleil se taît et que les nuages pleurent dru des orages d'acier. Abreuvés d'un lait trop blanc, ainsi fermé d'entrée au « mat de décembre », à la cruauté d'avril, aux semailles d'un juillet rougissant le blé des champs, ne restent que les certitudes moites, les assertions rances, de la « moraline » aurait dit Nietzsche – du prêt à penser pédagogique comme *Le Monde* en demande et en redemande.

Accent de surveillant général, accent de procureur ou de gendarme, comment ne pas voir que le cabinet de psychanalyste, mis en izambard, se métamorphose en tribunal ?

On ne saurait cependant conduire au tribunal un fantôme, pas plus que le mettre en prison (seule son enveloppe charnelle, contingente, peut s'y trouver). On mesure ainsi combien l'entendement conjectural ébranle les fondements mêmes de la *polis*, là où elle tentait et tente toujours (parfois aidée par une certaine psychanalyse) de colmater les résurgences du démonique.

Pierre Ginésy  
Juillet 2012

<sup>40</sup> Lesquels, évidemment, *n'existent pas*.

<sup>41</sup> Goetz propose « un pas de danse de côté », par exemple une anthropologie du *slow*, qui va sans dire et qui désigne du geste sans nommer.